

Funérailles

Thomas Desaulniers-Brousseau

Number 161, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96690ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desaulniers-Brousseau, T. (2021). Funérailles. *Les écrits*, (161), 92–104.

FUNÉRAILLES

Sur un poteau à l'entrée, il y avait des ballons blancs et une pancarte qui disait « Bienvenue! » Le chemin en terre battue traversait un pré avant de s'enfoncer dans le sous-bois. C'était silencieux dans l'auto. Mon père a parlé :

– C'est pas n'importe quoi, ce terrain-là.

On s'est stationnés devant une grange, entre deux autos bleu marine. Cinq ou six jeunes hommes en complet bavardaient plus loin. Marc-Alain nous a reconnus, s'est détaché du groupe et nous a serré la main à chacun. Son sourire était plus figé encore que d'habitude.

– On est pas trop en retard, j'espère ?

– Non, non, tout le monde est pas encore arrivé. Mais ça commence bientôt, allez par là, de l'autre côté de la piscine.

– C'est vraiment beau ici.

– Oui c'est... Wow. Excusez-moi, il faut que je... Excusez-moi.

Il s'est éloigné. On s'est dirigés vers la piscine.

Ma cousine se mariait. On s'était perdus en route, plus tôt, et on arrivait avec à peu près une heure de retard. Ça avait stressé ma mère, mais elle souriait maintenant. On suivait un petit sentier, mes parents, mon grand frère, sa blonde et moi, en se présentant à certaines des personnes qu'on croisait, mais en se contentant de sourire à la plupart.

Ils devaient être une cinquantaine derrière la piscine, visiblement réunis selon leurs clans respectifs. Sous un parasol, mes grands-parents étaient assis, entourés de deux de leurs fils, deux de nos tantes et un cousin. J'ai serré les mains et embrassé les joues de tout le monde. Mathias nous a fait l'accolade, aux deux frères, et je me suis dit qu'à l'âge qu'avait notre cousin – quinze ans –, c'était peut-être la dernière fois.

Le soleil était radieux, c'était ça dont tout le monde parlait : quel beau mariage ça allait être. Ma mère s'est éloignée de notre groupe et s'est présentée à d'autres. Mon père riait avec sa belle-mère, mon frère et sa blonde discutaient

avec notre cousin. Mon oncle Benoît s'est approché et m'a montré sur son appareil une photo qu'il venait de prendre. Il m'a parlé de la route, du taux d'humidité et de l'histoire de ce village où on était. Son entregent m'a toujours impressionné.

Serge, le père de la mariée, est apparu au détour de la piscine, criant presque, poursuivi par deux garçons d'honneur. Sa femme Nadja s'est détachée de notre conversation et s'est dirigée vers lui.

– Ils veulent m'empêcher d'accompagner ma fille à l'autel!

Nadja l'a pris par le bras et le ton a baissé. Ils ont formé une espèce de caucus avec les garçons d'honneur, et tout le monde avait l'air sérieux – Serge pointait du doigt. Marc-Alain les a rejoints et il se tenait plus droit encore que d'habitude, levant les mains en signe d'apaisement. Le visage de Serge était menaçant. Je me suis tourné vers mon frère, qui grimaçait de malaise. Ma grand-mère a porté la main à son front.

Le petit groupe a disparu. Une quinzaine de minutes se sont écoulées pendant lesquelles je suis resté près de la famille, observant à distance les autres convives. Je reconnaissais certains visages. Le noyau qu'on formait sous le parasol ne bougeait pas tellement. Et au centre de ce noyau, il y avait mon grand-père, assis dans une chaise blanche et imposante. Il consultait une petite pile de feuilles en fronçant les sourcils et en marmonnant.

Enfin, un garçon d'honneur nous a annoncé que la cérémonie commencerait bientôt et que tout le monde devait gagner sa place. Nadja est revenue à ce moment, informant ma mère que la crise était désamorcée. Mon grand-père s'est hissé hors de son siège et mon père a posé la main sur son épaule, souriant:

– Pas trop nerveux?

– Oh, non... J'ai l'habitude!

Ils ont ri tous les deux et se sont mis en marche.

Je me suis assis près de mon frère dans l'avant-dernière rangée de chaises

blanches. Ma mère était juste devant, avec tout le monde. Quelqu'un plus loin nous faisait des signes et disait que la famille devait s'asseoir au premier rang, mais on aurait dit que j'étais le seul à l'entendre et personne ne bougeait. Cette personne s'est rapprochée et a répété trois fois la même chose. C'était très confus et j'ai fait semblant de ne pas comprendre. Cette personne aurait été en droit de se demander qui je suis et à quoi je sers.

Tout en avant, au pied d'un arceau couvert de vignes, mon grand-père regardait toujours ses feuilles avec autant de sérieux. Il était nerveux. Puis Marc-Alain est arrivé au bras de sa mère, les musiciens ont commencé à jouer et Sarah est apparue aux bras de ses pères – notre Serge et l'autre, le mari de sa mère. Serge était rayonnant. Il y a eu des applaudissements. « Oh la belle robe ! » Bref, les choses se passaient comme elles se passent généralement dans un mariage, et quand le silence est revenu, mon grand-père a parlé :

– Bonjour à tous. Quelle magnifique journée ! Pour ceux qui n'auraient pas encore compris, Sarah et Marc-Alain m'ont fait l'immense honneur de m'offrir d'officier à leur mariage. Je me présente, Jules Rivière ; je suis le grand-père de Sarah.

L'assemblée l'a salué en chœur, ce qui a fait rire les mariés. J'ai vu du coin de l'œil que ma mère – elle et ma grand-mère s'étaient finalement assises tout en avant – avait commencé à pleurer.

– C'est mon premier mariage et j'espère donc que vous serez indulgents. Mais vous n'êtes pas ici pour entendre un vieillard soliloquer sur ses états d'âme ; alors sans plus tarder, j'entame ce discours gracieusement préparé par les mariés, et sans lequel vous auriez tous été témoins de ma grande bêtise.

Un rire a traversé l'assistance. Mon grand-père a tiré ses lunettes de la poche de son veston. Il s'est éclairci la gorge.

Jules Rivière avait été acteur. Il avait eu une carrière florissante au théâtre et à la télévision, et, à une certaine époque, toute la province connaissait son visage. Un jour, ayant décroché un grand rôle, il avait offert à sa femme et ses enfants un voyage d'avion pour se rendre de Montréal à Québec. Il avait fait de bons investissements et sa famille n'avait manqué de rien. Mais il ne jouait plus depuis longtemps, et tout ce dont je pouvais me vanter à mes amis,

plus jeune, c'était qu'il avait prêté sa voix à différents personnages de grandes productions américaines. Je sais maintenant que ce travail ne le comblait pas de fierté.

Le texte qu'il lisait était, sinon exceptionnel, très honnête, et touchant. Mais dans la bouche de mon grand-père, les mots des mariés atteignaient une grâce insoupçonnée. Il lisait avec justesse et humour, de sa voix forte et claire, avec une diction impeccable et résolument classique. S'il s'écartait du texte, c'était pour un aparté judicieux ou hilarant; autrement, il se contentait de l'habiter complètement et de l'élever en dignité et en élégance.

Sarah et Marc-Alain ont échangé leurs vœux, la voix de ma cousine se rompant sous l'émotion. Mon grand-père les regardait tour à tour avec tendresse, les mains croisées derrière lui et le dos bien droit. Après l'échange des alliances, apportées par une enfant adorable, mon grand-père les a solennellement déclarés mari et femme et ils se sont embrassés, sous un torrent d'applaudissements et de hourras. Nadja, ma grand-mère, ma mère, Serge, tout le monde pleurait.

La chaleur était suffocante. J'avais enlevé mon veston pendant la cérémonie et j'avais encore l'impression de cuire. J'ai rejoint à l'ombre mon oncle Hubert, le benjamin de la famille, dont le short en jeans détonnait.

– Température parfaite, hein ?, qu'il a dit en riant.

Jeanne, sa blonde, a roulé des yeux. Sans rien ajouter, on a regardé tout le monde s'attrouper autour des nouveaux mariés. Mon grand-père était aussi très en demande. On venait lui dire que sa lecture avait été excellente, et il répondait avec un sourire timide que ce n'était rien, qu'il s'en était tenu au texte.

Petit à petit, notre groupe à l'ombre s'est agrandi, et on s'est retrouvé en famille. Tout le monde répétait comme ça avait été un beau mariage. Mathias a dit: «Faque c'est ça, un mariage.» Mon frère a répondu: «Oui monsieur.»

Ma grand-mère s'est approchée de nous trois en souriant et nous a dit que, même si ce n'était pas habituel, le fait que Sarah soit enceinte de huit mois ne la dérangeait pas, et qu'elle était très belle dans sa robe avec son ventre rond. «Les temps changent!»

Je surveillais la foule autour de ma cousine quand une femme a attiré mon attention. Elle portait une robe saumon et il me semblait la reconnaître. Je l'ai fixée un moment avant qu'elle me remarque et que je détourne le regard. Qui était-ce ?

Quand mon grand-père a fini par nous rejoindre, je lui ai dit, avec moins de conviction que j'aurais voulu, qu'il avait été très bon. Mon père l'a félicité aussi, et mes oncles se félicitaient entre eux du talent de leur père. Quand il n'a plus été sollicité, il s'est approché de ma grand-mère et, l'air soucieux, a demandé : « C'était bien, c'était correct ? » Elle a dit oui.

On a annoncé que du moussoux serait servi autour de la piscine et tout le monde s'est lentement dirigé par là. J'ai bu trois verres à un rythme presque raisonnable. Un buffet avait été installé sur l'immense patio en bois, dont je remarquais que la peinture était tout écaillée. Je me déplaçais en espèce de fantôme, d'oncle en cousin ou de frère en tante, attiré par d'autres qui ne semblaient pas particulièrement enclins à se mêler aux inconnus. Je mangeais du fromage qui ne goûtait rien et du popcorn au caramel, pas tant par appétit que parce qu'on ne parle pas la bouche pleine.

Je suis descendu dans la grande cour fraîchement tondue, où Hubert admirait les environs à l'ombre d'un pin. La forêt commençait plus loin, derrière le chapiteau où une équipe de serveurs couvrait de nappes blanches une vingtaine de tables circulaires. En me voyant s'approcher, Hubert a tiré sur sa cigarette :

– Je te dis qu'elle est bien, Sarah.

– Ha, ça oui.

– La vie facile.

Je suis resté interdit.

– Sa mère a payé la moitié du terrain. Ils sont techniquement propriétaires de la maison, mais le hangar, la grange, la forêt, ils ont juste un petit loyer à payer pour ça. Crois-moi qu'il doit pas être trop élevé.

– Ha oui, hein?

J'étais mal à l'aise.

– Sarah a jamais eu besoin de travailler tellement fort dans la vie. Serge a payé ses études, il a même longtemps payé son loyer. Et c'est pas comme s'il était riche.

Il a pris une autre bouffée de cigarette.

– Pis il a fallu qu'il se batte pour que ça soit pas un autre qui accompagne sa fille à l'autel.

Il a froncé ses sourcils broussailleux et s'est tourné vers la piscine. Puis il m'a regardé à nouveau, souriant :

– Tout ce qui manque ici, c'est un plan d'eau. On peut pas tout avoir!

Il a éclaté de rire et s'est éloigné.

Mes grands-parents étaient assis dans de grandes chaises de jardin, un peu plus loin. Jeanne, Serge, Nadja et d'autres se tenaient près d'eux, discutant et riant de bon cœur. Ma mère s'est approchée et a mis la main sur l'épaule de ma grand-mère, qui lui a souri en hochant la tête. Elles ont échangé quelques mots et ma mère s'est tournée vers son frère Benoît, qui braquait sur elle son appareil photo. Ma grand-mère les a observés un moment, tout sourire, avant de tourner la tête vers un autre de ses descendants. Elle promenait son regard avec une grande sérénité et, les mains posées sur les accoudoirs démesurés de sa chaise, sa pose avait quelque chose d'altier.

J'ai considéré mon grand-père ensuite, les mains croisées sur son ventre et le regard arrêté à ses pieds, presque soucieux dans sa concentration, figé dans cette même posture tellement droite, improbable et noble. Mais par-delà ses pieds, il n'y avait rien. Une voix m'a fait détourner la tête :

– Hubert! Ça fait longtemps. Est-ce qu'on va avoir droit à un show d'accordéon?

Et mon oncle, qui s'était moins éloigné que j'aurais cru, après avoir salué l'homme grisonnant qui lui tendait la main, a observé son père à distance, et répondu :

– Ah, non. C'est pas la place pour ça.

On a appelé les invités à gagner leur place à table. Dans la lente ruée qui a suivie, j'ai aperçu à nouveau la femme qui me disait définitivement quelque chose. Mais j'étais presque sûr que ce n'était pas à une fête de famille que je l'avais rencontrée.

– Sais-tu c'est qui cette femme-là, avec la robe rose pâle ?

– Je connais personne de plus que toi ici, a répondu mon frère.

– Elle me dit quelque chose.

– Ça a l'air d'être une amie de Sarah. Je sais pas.

Notre famille avait été séparée entre deux tables. À la première, il y avait les adultes ; mes parents, mes grands-parents, Serge et Nadja, Jeanne et Hubert. Il manquait de place pour mon oncle Benoît, et on l'a assis avec les enfants : mon frère, sa blonde, Mathias, moi-même. Il n'a pas eu l'air de mal prendre la chose. Il y avait aussi les deux demi-sœurs de Sarah et une dernière personne, un de leurs amis. Ils étaient assis tous les quatre de l'autre côté de la table, et Benoît a fait d'admirables efforts pour entretenir une conversation générale, mais il s'est vite rendu compte que c'était peine perdue. Il s'est contenté de nous demander chacun notre tour des nouvelles de nos études.

– Et toi, Jonathan, le travail ? Tu as beaucoup de contrats ces jours-ci ?

– Ça va, que j'ai répondu. C'est tranquille un peu depuis quelques semaines, mais ça va revenir.

– D'accord. Mais pas de problèmes d'argent ?

– Non, non.

C'était très bon. On a fini par bien rire, tout le monde. Avec l'âge, Mathias s'était beaucoup assagi, mais renfermé aussi. Mon frère essayait de le faire parler de l'école et il n'avait rien à dire. Benoît me montrait les photos les plus réussies de la soirée. Des éclats de rire à la table des adultes détournaient parfois notre attention, et entre deux services Benoît a pris la place de Jeanne, qui s'était levée. J'ai entendu une brîbe de la conversation de mon frère et Mathias :

– Moi aussi, à ton âge, je prenais du Ritalin... J'avais l'impression d'être dans une prison mentale.

– C'est ça ! C'est exactement ça.

On a servi la salade et Benoît a repris sa place à ma gauche. Il a bu une grande gorgée de vin et est resté silencieux un temps, l'air soucieux. Je n'avais pas l'habitude de le voir comme ça.

À la table d'à côté, mon grand-père commandait en riant une nouvelle bouteille ; son sourire était presque bleu. Il avait posé son bras sur l'épaule de Serge. Tout le monde était de bonne humeur, mais pas autant que mon grand-père.

– Les filles ici sont vraiment jolies. Il y en a qui t'intéressent ?

Décidément, Benoît me surprenait ce soir. J'ai fait une drôle de moue en haussant les épaules. Il a essayé de me parler du fait que je n'étais pas venu accompagné et j'ai seulement répondu « Eh non », sans mentionner que lui non plus.

Un peu avant qu'on serve le dessert, une grande blonde s'est approchée de notre table pour parler aux sœurs de Sarah. Elle portait une longue robe jaune décolletée jusqu'au plexus. Quand elle s'est éloignée, Benoît a fait : « Wow ».

La nuit est tombée. Plusieurs tables ont été désertées et des groupes de fumeurs se sont formés un peu partout autour du chapiteau. On a invité les convives à retourner derrière la piscine pour un « événement-surprise », même si tout le monde savait qu'il s'agissait de feux d'artifice. J'ai pris mon temps

et quand je me suis levé, j'ai vu qu'à la table des adultes, il ne restait que Serge, Hubert et leur père, réunis en caucus. Mon grand-père s'appuyait sur les épaules de ses fils et semblait leur parler avec beaucoup de sérieux.

Le ciel était dégagé et le fond de l'air était frais. Les convives se tenaient dans la clairière en rangs serrés, à une cinquantaine de mètres d'une installation indiscernable. Trois jeunes hommes s'y activaient, éclairés par des lampes de poche. À la lueur des torches à la citronnelle, j'ai repéré ma grand-mère et ses belles-filles, qui l'aidaient à passer un châle sur ses épaules. Elles répétaient que ç'avait été un mariage magnifique, et que c'était bon de voir grand-papa s'amuser comme ça.

Un peu plus loin, mon père racontait quelque chose à un homme au crâne dégarni ; il faisait de grands mouvements et ils se sont mis à rire, sous l'œil faussement choqué de ma mère. J'ai rejoint mon frère et Mathias, qui lui donnait des petits coups en riant. Il m'a dit :

– As-tu vu grand-papa ? Il est saoul !

Les feux d'artifice ont commencé. Benoît prenait des photos en disant « Oh la la ! », et en les montrant au fur et à mesure aux deux jeunes femmes près de lui. Ma grand-mère a embrassé la main de Nadja, qui l'a serrée à l'épaule. Je regardais les lumières sur les visages de mes parents et j'ai vu que ma mère avait les larmes aux yeux. C'étaient de beaux feux d'artifice.

Le spectacle terminé, la foule est lentement retournée vers le chapiteau. Dans cette procession bruyante, je me suis retrouvé à quelques mètres de la femme à la robe saumon, et c'est en la voyant comme ça, presque de dos, que je l'ai reconnue : elle avait posé nue quelques fois dans le cours de dessin que j'avais suivi en hiver. J'ai ressenti la curieuse gêne dont m'avait parlé un de mes colocos qui avait souvent vécu la même chose, et j'ai détourné le regard. J'ai eu hâte d'en rire avec lui.

Arrivé à proximité du chapiteau, un grand cri a attiré mon attention :

– Je suis un raté !

À quelques mètres de leur table, mon grand-père, appuyé sur les épaules

d'Hubert et de Serge, tenait à peine debout. Le visage de ma grand-mère, à ma droite, s'est crispé. Nadja et Jeanne ont accouru. Hubert s'est éloigné, le visage rougi et les yeux pleins d'eau. J'ai entendu un grand sanglot, puis un autre cri :

– Je t'aime, Serge !

Ma grand-mère a joint les mains en prière et s'est détournée :

– Doux Jésus.

Mathias avait la bouche grande ouverte d'amusement. Mon frère était attentif, l'air interdit. Ma mère s'est précipitée vers la sienne. Mon grand-père a poussé un cri encore, clair et douloureux :

– J'aime tout le monde ici sauf moi !

On a aidé mon grand-père à se rasseoir. Mes tantes se sont éloignées avec leurs maris et quelqu'un a été sommé d'aller chercher de l'eau. Autour, des gens que je ne connaissais pas échangeaient des regards inquiets ou amusés. D'autres avaient l'air de ne s'être aperçus de rien. Et puis j'ai vu que mon grand frère retenait ses larmes.

C'était un drôle de moment pour ça, mais j'ai eu besoin d'uriner. J'ai jeté un œil vers la maison ; le patio était obstrué d'inconnus et les lumières, à l'intérieur, avaient quelque chose d'intimidant. J'ai marché vers le bois.

Les premières funérailles auxquelles j'ai assisté étaient celles de mon oncle Auguste, le frère de mon père. On ne l'avait pas beaucoup connu, mon frère et moi, et les souvenirs que je garde de lui sont à peu près tous situés dans le HLM où habitait sa mère, notre autre grand-mère. Il nous saluait avec des pincements de joue ou des accolades un peu trop fermes, et son sourire n'était pas toujours rassurant. Dans les dernières années de sa vie, on ne l'a plus vu, et j'ai appris seulement plus tard qu'il avait été itinérant.

Je me souviens vaguement de la salle où la cérémonie se tenait ; j'y vois de longs bancs en bois sombre, des murs crème et des tentures bourgogne. La seule image nette qu'il m'en reste, c'est celle de mon frère, qui devait avoir

douze ans à l'époque, tourné vers moi dans son siège, la tête appuyée contre le banc d'en face et les yeux en larmes.

Sa peine, à cet instant, n'était pas vraiment celle d'avoir perdu un être cher ; elle avait quelque chose à voir avec les symboles. Il a toujours eu plus d'intuition que moi pour ces choses-là. Et en tout cas, devant le spectacle de notre grand-père, ce sont ces mêmes yeux larmoyants qu'il avait essayé de cacher.

Quand je suis revenu à la fête, j'ai su que Benoît me cherchait. Ce soir-là, c'était aussi ma pendaison de crémaillère, et il avait accepté de me reconduire plus tôt, en même temps que mes grands-parents. Je me suis mis en quête de saluer tout le monde. L'ambiance était festive et je remarquais seulement maintenant comme il y avait beaucoup d'invités à ce mariage. Je me faufilais entre eux comme un chat à la foire. Mon pas était plus rapide qu'il ne l'avait été de la journée, et Nadja, Serge, Hubert et Jeanne semblaient presque surpris de me voir si souriant. Je l'étais aussi. Mon frère m'a dit :

– C'était quelque chose, grand-papa. Je pense que ça va me marquer.

Et j'ai répondu quelque chose qui l'a fait sourire :

– C'est peut-être pas juste une affaire d'argent si maman nous a toujours dit de jamais aller en art.

J'ai embrassé ma cousine et salué son mari, et les ai félicités pour cette magnifique journée. J'ai croisé la femme de mon cours de dessin et à ma propre surprise, je lui ai souri ; elle a eu l'air de me reconnaître. Ma mère m'a serré fort dans ses bras, et mon père m'a salué avec son sourire des plus joyeuses occasions. Cette famille était la seule qu'il lui restait, et il ne l'aimait jamais autant que quand elle souffrait un peu aussi.

J'ai pris place sur la banquette arrière de la voiture de Benoît, à droite de mon grand-père. Tandis que sa femme me tendait subtilement un sac en papier, il répétait sans cesse quel pauvre vieux con il faisait. Après s'être calmé un temps, il a tourné la tête vers moi et m'a dit, les yeux vitreux :

– Ha, Jonathan. Je t'aime beaucoup, tu sais.

Il m'a fait un sourire très doux. En avant, Benoît et ma grand-mère parlaient à voix basse. Mon grand-père les a interrompus :

– C'était quoi, Benoît, le nom de ton collègue à Québec... Tu sais, celui qui a eu le poste de chef d'antenne ?

J'ai vu les épaules de mon oncle se carrer. Il y a eu un instant de silence.

– Je ne vois pas de qui tu parles.

– Mais oui, mais oui... Vous étiez candidats au même poste...

Ma grand-mère a jeté un regard nerveux à son fils.

– Je sais pas... Écoute, papa, je suis fatigué...

– Ho allez, tu ne peux pas avoir oublié son nom... Je l'ai sur le bout de la langue...

Benoît a répondu sèchement qu'il n'avait pas envie d'en parler. Ma grand-mère a renchéri, en répétant que Benoît était fatigué.

– Excusez-moi.

Bien vite, mon grand-père s'est endormi et le reste du trajet s'est passé en silence. Il n'aura pas réussi à rouvrir cette plaie-là.

Arrivé chez eux, j'ai aidé mon grand-père à monter à sa chambre.

– Comme tu dois avoir honte de ton grand-père !

– Grand-maman, franchement. On a tous des moins bonnes soirées.

Elle me trouvait bien gentil, mais elle ne semblait pas particulièrement rassurée que je lui dise ça. Elle et Benoît buvaient très peu, et c'était presque amusant de les voir si contrariés. Mon oncle attendait au bas des marches en fixant le plancher.

Quand on a atteint son lit, mon grand-père s'est effondré. Il s'est rassis de peine et s'est excusé, en répétant quel pauvre vieux con il faisait. Je lui ai apporté un verre d'eau et je lui ai dit de bien se reposer. Il m'a remercié et j'ai eu comme un pincement en le voyant si triste. Je suis sorti. Et en le regardant une dernière fois à travers le cadre mouluré de la porte, la lumière du hall ne l'éclairant que des pieds à ses épaules affaissées, son air défait presque indiscernable dans la pénombre, j'ai eu l'intuition que cette image resterait longtemps imprimée dans ma mémoire.

Sur le siège passager en route vers chez moi, le silence était pesant. Les arbres, les lampadaires et les blocs appartements défilaient derrière le pare-brise, le frottement des roues et le bruit du moteur électrique étouffés par l'habitacle. La lueur des instruments numériques du tableau de bord illuminait le visage fatigué de mon oncle. J'avais envie de parler de mes cours de dessin et de mes colocs artistes, mais je me suis retenu.

Benoît m'a posé quelques questions sur mon travail. On a parlé de sa voiture.

-

Thomas Desaulniers-Brousseau a grandi à Chambly; il vit à Montréal.
Il est l'auteur de la bande dessinée *Jours d'attente* (2019) et du roman
Le fond des choses (2021), parus respectivement à La Pastèque
et aux Herbes rouges.
